

MUSÉE DES ARTS INDUSTRIELS

VISITE
A L'EXPOSITION
DES LIVRES
AU PALAIS DE L'ACADÉMIE

A. DE SZEMERE

BUDAPEST MDCCCLXXXII
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ FRANKLIN

C'est avec une admiration, une émotion toujours croissantes que je viens de parcourir les salles du palais de l'Académie où sont laborieusement classés les manuscrits et les livres des siècles passés. Des derniers venus en Europe nous avons été des premiers à aimer le Livre et si les fatalités de notre situation géographique nous en eussent laissé les loisirs nous serions en tous temps restés des premiers.

Vous tous, qui êtes si fiers des progrès du siècle, venez ici; regardez ces vieux parchemins, ces miniatures, ces enluminures, ces incunables, ces reliures et osez affirmer votre supériorité! Nous imprimons des milliers et des milliers de volumes, c'est vrai; mais matériellement nos imprimés sont oeuvres d'ouvriers, les livres de nos aïeux étaient oeuvres d'artistes. Nos bibliothèques regorgent de richesses; mais c'est à peine si nous parcourons nos livres tandis que les anciens savaient les leurs. Pour toucher à tout nous ne finissons rien.

Que de patience chez ces vieux copistes; d'invention et de goût artistique dans ces miniatures, ces lettres ornées, ces enluminures! L'érudition d'un Erasme, d'un Rabelais, d'un Montaigne, ne fait-elle pas la stupéfaction de nos savants? Où retrouverons-nous la grandeur d'âme, le désintéressement et les lumières des Estienne, des Froben, des Alde.

Voici dans cette première salle, à droite en entrant, un portrait de Robert Estienne, «savant incomparable par sa profonde connaissance des langues et belles-lettres, né à Paris, mort protestant à Genève». N'était-ce pas un des Estienne qui disait: – «Postérité! tu pourras reposer, nous travaillons pour toi. Tu dormiras paisible, heureuse de nos veilles.» Ils avaient conscience de la grandeur de leur tâche, ces vieux imprimeurs. Quelle admirable tête que celle de Robert Estienne! Le nez à la fois bienveillant, fureteur et héroïque, l'oeil profond et rêveur de tout ce qu'il a découvert ou entrevu, l'ovale bien arrêté, la nuque couverte d'une capuche dantesque sur laquelle est posée la barette huguenote. La barbe en pointe me fait penser à Coligny, – du reste n'est-il pas mort «protestant» à Genève!

A côté, un portrait d'Albert Dürer: une tête de Christ à la fois humaine et idéale. Rien de maladif, de théâtral; c'est vigoureux, sain, nerveux, viril, vivant quoique détaché du monde, absorbé dans une interne contemplation.

– «Que faites-vous? – me dit mon guide. – Si vous allez de ce pas, vous mettrez six mois à visiter notre exposition.»

– «Quel malheur y aurait-il?»

– «Et le temps!»

– «Vous avez raison.» – Le temps! Voilà ce qui nous pousse en attendant de nous tuer. Nous croissons comme sous châssis dans une atmosphère factice, nous vivons à la vapeur et nous arrivons au grand terme, la mort, sans avoir eu le temps de vivre; sans avoir parcouru les frais sentiers de la vallée, ni admiré les sites de la montagne, nous sommes au terme, brisés et haletants! Ce n'est point ainsi que tu vivais, ô grand Albert Dürer! Dans ton coeur honnête et naïf, tu rêvais longuement; tu travaillais, non point pour l'or, comme on fait aujourd'hui, non point même pour la gloire, comme faisaient alors tes émules d'Italie, tu travaillais pour ta conscience, tu vivais en ton art comme en un sacerdoce, et c'était avec une pieuse émotion que tu demandais l'inspiration au Père éternel, source intarissable du bien et du beau!

*

Je suis mon guide, je m'arrache à ces vieux ornements, à ces puissants portraits, à ces magnifiques initiales, aux simulacres de la mort, à l'ABC de la mort, aux bibles du bon Froben, l'ami d'Erasmus, – non point sans peine, car ces vignettes, ces armoiries aux casques gigantesques surmontés de fantastiques chimères, tout ce monde naïf et novateur, vigoureux et tendre, me conte tant de belles histoires!

Voici maintenant de vieux manuscrits en langue magyare, des livres d'Heures enluminés avec un art tout national. L'oeillet, la tulipe étalent leurs éclatantes couleurs. Quel luxe dans la reliure! Des émaux champlevés de Transylvanie, des filigranes d'argent s'enchevêtrent capricieusement sur un fond gris tendre. Que de mains pieuses ou distraites ont feuilleté ces pages. Je vois dans l'église gothique, à travers la lumière colorée des vitraux, sise à côté du noble époux, la gente dame au «clair visage». Un page aux yeux câlins lui a tendu le livre et pendant que les chantes psalmodient, que les prêtres officient, elle poursuit son rêve dans les enlacements mystérieux des arabesques. Il vient peut-être d'un pays lointain ce livre bien-aimé! C'est le royal cadeau d'un père ou d'une mère à la jeune fille que les nécessités de la politique ont fait reine d'une cour étrangère.

– «Tu penseras à nous en le lisant, – lui a-t-on dit le jour du départ. – Il sera ton consolateur et ton guide.»

Et c'est ainsi que je vais rêvant tout haut; mais à ce mot de guide, le mien me dit:

– «Soyons de notre siècle et passons.»

Il serait pourtant si doux de s'arrêter longtemps pour demander leurs secrets à ces gros infolio... Voyez ce bon moine moineant de moinerie, il s'est donné la tâche de copier aujourd'hui dix pages de ce gros manuscrit; depuis l'aube il est au travail: il fait chaud, la main est éternée, le front ruisselle. Quel bonheur, l'alinéa est fini... et trempant sa plume dans le carmin, le copiste exprime ses tendres désirs par ces mots hongrois que je traduis:– «Oh! que j'ai soif!»

Nous voici devant les Gorvines. Saluons Gherardo il Chierico et l'illustre Attavante.

Pauvres livres! vous revenez de la captivité de Babylone pour témoigner de la grandeur, de l'intelligence et du goût du roi Mathias. Qu'en pensent ceux qui regardent le livre du haut de leur ignorance? Les manuscrits immortalisent non pas seulement ceux dont ils parlent, mais ceux qui les ont ornés, ceux qui les ont commandés. Riches, qui remuez à la pelle l'or et surtout le papier, achetez des livres, rassemblez des livres, si non pour les lire, – vous n'avez pas le temps, les mystères de la coulisse vous absorbent – mais pour qu'un jour on vous pardonne vos majorations en pensant à vos bibliothèques.

Acheter des livres!..... Pourquoi? Pour lire! n'ai-je pas mes journaux qui me disent le scandale du jour, la politique de demain; n'ai-je point des feuilletons croustillants, des articles de fond aussi obscurs que mon encrier. C'est commode, c'est pratique un journal: il me renseigne sur tout, me donne des opinions, des idées de tout. Aussi, lorsque j'achète un livre c'est pour avoir une contenance en wagon ou m'endormir le soir.

Je suis injuste, je le sens; nous valons mieux que cela, nous travaillons, nous lisons beaucoup, nous savons quelque chose et la preuve: c'est que nous rassemblons pieusement toutes les reliques du passé, que nous exposons, admirons, vénérons ces livres des aïeux. Mais, que voulez-vous, devant ces splendides manuscrits, ces incomparables éditions, je me sens tout petit. Je pense au travail, à la volonté, à la science, à l'art qu'il a fallu déployer pour faire de tels chefs-d'oeuvre et si, par la pensée, je leur compare nos belles éditions modernes, je me prends sans cesse à répéter comme malgré moi:

Nous sommes bons ouvriers, ils étaient vaillants artistes.

Et, c'est la tête basse que je sors de là pour écrire un court et bien sec catalogue de tant de richesses.

Il y a vingt ans à peine, quelques amateurs éclairés reprirent l'immense travail commencé au commencement de ce siècle par le comte A. Széchényi. Il s'agissait de reconstruire l'édifice de l'ancienne bibliographie hongroise. Aucun guide, aucun ouvrage bien important n'aidaient ces travailleurs dans la tâche qu'ils s'imposaient. Il fallait rassembler péniblement, souvent feuille à feuille, une matière qui s'enrichissait de chaque nouvelle découverte a atteint le nombre respectable de 2500 ouvrages imprimés en Hongrie depuis 1473 (époque de la fondation de la première imprimerie en Hongrie) jusqu'à 1711.

On comprendra que le travail, déjà si difficile pour les livres imprimés, était presque impossible en ce qui concerne les manuscrits; les ravages des Tartares au XIII^e siècle, les guerres continuelles contre les Turcs depuis 1526 jusqu'à 1686; les nombreuses révolutions politiques ayant détruit la plus grande partie des monuments de l'ancienne civilisation hongroise.

Il est bien triste l'aspect qui s'offrait aux chercheurs des vieux *codices* et manuscrits en langue hongroise, ou exécutés par des copistes et enlumineurs hongrois. La noblesse, à laquelle pendant deux siècles incombait la tâche de la défense de la patrie, perdit le goût des lettres, et ne possédait guère que quelques vieux volumes dont les souris et les vers rongeaient les feuillets couverts de la poussière des greniers ou moisissants dans les ombres profondes des caves.

Quelques bibliothèques de monastères, chapitres épiscopaux et collèges, un nombre restreint de vieux manuscrits cachés sous les autels de petites paroisses et quelques parchemins disséminés dans les archives des familles de la noblesse, c'était tout ce qui avait survécu aux désastres de la patrie. Et encore la plus grande partie de tous ces monuments n'offrait aucun intérêt historique, la plupart de ces manuscrits n'étaient que des missels, bréviaires, antiphonales et autres livres se rapportant uniquement au cérémonial partout uniforme de l'église catholique.

Une vingtaine, tout au plus, offrait un intérêt réel au point de vue linguistique, par quelques pages, quelques lignes ou même quelques mots hongrois, comme égarés dans le texte latin. Un nombre tout aussi restreint contenait des dates d'une certaine importance pour l'histoire du pays.

Les études se portaient donc, pour la plus grande partie, sur les recherches bibliographiques et artistiques, c'est-à-dire que le but principal était de relever autant que possible tous les copistes et enlumineurs d'origine hongroise, de constater la provenance des manuscrits ayant rapport à la Hongrie. C'était le seul moyen capable de donner le tableau exact du mouvement artistique et scientifique de l'ancienne Hongrie.

Un travail de cette importance ne pouvait mieux s'accomplir qu'à l'aide d'une exposition où tout le matériel connu se trouverait rassemblé et mis à la portée des érudits et des bibliophiles. Beaucoup de questions douteuses s'éclaircissent par la comparaison et l'étude minutieuse des pièces qui, jusqu'à ce moment, n'étaient tout au plus que l'objet d'une juste admiration dont personne ne savait pourtant fournir la raison suffisante.

L'idée d'une exposition s'imposait donc à tout le monde. Les bibliophiles en première ligne en sentaient la nécessité depuis longtemps.

Le mérite d'avoir réalisé cette idée, revient à M. *Georges Ráth*, président de section à la cour d'appel; directeur du musée des arts industriels. Cet amateur érudit reconnut que le moment favorable d'organiser une exposition bibliographique était venu et que chaque jour de retard apportait des difficultés croissantes et un réel dommage aux travaux des savants qui s'occupaient de la bibliographie hongroise.

Les travaux préparatoires demandaient beaucoup de temps; ce qui s'expliquait par l'importance d'une telle entreprise. Toutes les bibliothèques du pays envoyèrent ce qu'elles possédaient de plus précieux et beaucoup de bibliothèques étrangères s'empressèrent de mettre gracieusement leurs plus précieux trésors à la disposition du comité exécutif.

L'exposition, ouverte dans le courant du mois de mars, fut établie au second étage du palais de l'Académie des sciences dans les salles de la galerie nationale.

Elle est divisée comme il suit:

- 1° Manuscrits écrits en langue hongroise;
- 2° Manuscrits concernant l'histoire hongroise;
- 3° Manuscrits exécutés par des copistes et peintres hongrois;
- 4° Les *Corvinas* provenant de la bibliothèque de Mathias I^{er} (Corvin) roi de Hongrie;
- 5° Les plus fameux manuscrits des principales bibliothèques de la Hongrie;
- 6° Incunables;
- 7° Imprimés en Hongrie depuis 1473 jusqu'à 1711;
- 8° Spécimens des imprimés en Hongrie depuis 1711 jusqu'à 1848;
- 9° Exposition des amateurs hongrois;
- 10° Collections d'ornements du livre;
- 11° Reliures anciennes;
- 12° Reliures modernes;
- 13° Exposition des imprimeries de notre temps;
- 14° Exposition des revues et journaux hongrois.

*

Le corridor d'entrée et le cabinet suivant contiennent la magnifique collection d'ornements de livres-initiales, culs-de-lampes, fleurons, en-têtes, marques et portraits d'imprimeurs, ex-libris, titres gravés, appartenant à Mgr *Dankó*, chanoine au chapitre d'Esztergom (Gran). C'est bien certainement la plus grande collection de cette espèce, les 150 cadres et les quelques vitrines qui couvrent les murs et remplissent les coins du corridor et du cabinet ne formant que tout au plus un tiers de la collection de Mgr *Dankó*.

On y rencontre les plus beaux produits des imprimeries françaises, allemandes, italiennes et hollandaises du XV^e au XVII^e siècles. Les magnifiques ornements et les initiales des *Estienne*, *De Tournes*, *Frellon*, *Chouet*, *Jean Petit*; les gravures exécutées par *Albert Dürer* et *Hans Holbein* pour les imprimeries de *Peypus* à Nuremberg et de *Froben* à Bâle. (On remarquera trois beaux exemplaires des *Simulacres de la mort* de Holbein); les plus beaux ornements gravés des Alde, des Giunte, et une suite remarquable d'*Elzevirs*.

La section suivante comprend les manuscrits hongrois en tête desquels nous remarquons le plus ancien monument de la langue hongroise: une *Oraison funèbre* et une *Prière pour les morts* – le tout, 32 lignes, insérées dans un manuscrit du XIII^e siècle, connu sous la désignation de *Pray-codex* (n° 61). Viennent ensuite, le fragment d'un poème sur le *Siège de Szabács* de la fin du XV^e siècle (n° 62); deux livres d'heures enluminés dont le premier (n° 65) appartenait à l'épouse de Paul Kinizsi, le Bayard hongrois, et dont l'autre (n° 99) se distingue par ses ornements purement hongrois. (Des oeillets, des tulipes et autres fleurs stylisées.)

Nous trouvons dans la même vitrine, une partie des manuscrits se rapportant à l'histoire de la Hongrie. Le plus ancien et le plus curieux de tous est le *Liber ruber* (n° 112) de l'abbaye Bénédictine de Pannonhalma. Ecrit vers 1240 ce manuscrit contient un recueil précieux d'anciens privilèges et ordonnances signés par les rois de la race d'Árpád. Le copiste a eu soin de reproduire très fidèlement les caractères et les initiales des documents originaux. Nous devons aussi mentionner trois exemplaires (n°s 106, 107, 108) de la *Légende de Saint-Etienne*, roi de Hongrie composée par l'évêque Hartvicus au commencement du XIII^e siècle; et de *L'histoire de la Hongrie* (n° 120) par Pierre Ransanus évêque de Lucera en Sicile, ambassadeur du roi de Naples près du roi Mathias Corvin. Ce manuscrit de provenance italienne, est enluminé à la manière qui distingue les artistes italiens du XV^e siècle. La miniature de la première page représente l'évêque Ransanus, offrant son oeuvre au roi Mathias et à la reine Béatrix. En-bas du cadre peint se trouvent les armes du roi Wladislas II de Hongrie et du cardinal Thomas Bakács, archevêque d'Esztergom.

Moins curieux pour les visiteurs étrangers mais infiniment plus importants au point de vue historique, sont les livres de comptes du roi Louis II (de 1495); de l'évêché d'Eger (de 1493); des villes de Bártfa, Selmeczbánya, Körmöczbánya; enfin: les *defters* (Livres d'impôts perçus par les Turcs pendant le temps qu'ils occupèrent la Hongrie n° 148,149.)

Dans la seconde salle, à droite, on voit les manuscrits exécutés par des copistes, enlumineurs et miniaturistes hongrois; preuves irréfutables de la culture artistique des siècles passés. Presque tous ces manuscrits sont des livres d'églises: missels, rituels, bréviaires, etc. Nous citerons comme très remarquables, quatre feuilles miniaturées du *Pray-codex*, dont nous parlions tout à l'heure. Ces miniatures représentent: La crucifixion; La descente de Croix; La mise au tombeau du Christ; La visite de la Vierge au Saint-Sépulcre et la Résurrection. Exécutées avant 1228, elles ont le caractère distinct de l'art byzantin. Une suite de miniatures reproduit la scène de la Crucifixion. Elles offrent un grand intérêt au point de vue de l'histoire du développement des arts en Hongrie, depuis le commencement du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XV^e. On voit les transformations de l'art byzantin subsistant, à travers toute l'ère gothique, jusqu'à la renaissance.

*

La première vitrine placée au milieu de la salle et celle qui longe le mur à gauche, renferment les plus précieux trésors de notre exposition, les témoignages les plus éloquents d'une glorieuse histoire et d'un grand monarque qui, tout en sauvegardant, les armes à la main, les intérêts politiques de son pays, n'apportait pas moins les plus grands soins au développement intellectuel de son entourage et de son peuple, en fondant une des plus riches bibliothèques de son temps.

Nous n'insistons pas sur les mérites et la personne de Mathias Corvin. Sa physionomie est fixée dans l'histoire; sa mémoire est vénérée par tous les amis des livres. La *Bibliotheca Corvina* tenait fièrement son rang à côté des bibliothèques des Montefeltros et des Médicis. Il est avéré qu'aucune d'elles ne renfermait plus de volumes. La plupart resplendissaient d'enluminures exécutées par les premiers miniaturistes de l'époque et de l'or imprimé sur les tables des plus belles reliures.

Après la mort de Mathias, les rois Wladislas II et Louis II s'occupèrent fort peu de la bibliothèque. En 1536, après la prise de Bude, tous les trésors, y compris la merveilleuse bibliothèque, tombèrent entre les mains des Turcs, qui, dans le délire de la victoire, ne respectèrent ni les écrits de Cicéron, ni les miniatures d'Attavante. Aucune histoire, aucune chronique ne nous a gardé les détails de ce terrible pillage. Tout ce que nous savons, c'est que les Turcs envoyèrent à Stamboul et dans diverses bibliothèques de la Grèce nombre de volumes qui leur semblaient précieux et qu'ils ravagèrent le reste, arrachant l'or et les pierres précieuses qui en ornaient les couvertures.

A l'heure où nous écrivons, les bibliographes connaissent 107 volumes aux armes du roi Mathias. Tous proviennent incontestablement de la bibliothèque corvine, et ils sont dispersés dans les différentes bibliothèques de l'Europe.

Les organisateurs de l'exposition ont tenté d'en réunir un nombre aussi considérable que possible. Dans ce but, ils se sont adressés aux principales bibliothèques de l'Europe qui – à de rares exceptions – se sont empressées de répondre à leurs désirs.

Nous sont parvenus: de la *Bibliothèque impériale à Vienne*, 18 volumes; de la *Bibliothèque de St-Marc à Venise*, 3 volumes; de la *Bibliothèque impériale à St-Pétersbourg*, 1 volume; de la *Bibliothèque royale à Munich*, 5 volumes; de la *Bibliothèque royale à Dresde*, 3 volumes. Enfin les bibliothèques de *Florence* (Laurentine), de *Prague*, de *Thorn*, de *Mölk*, de *Göttweig*, de *Parma*, de *Jène*, de *Salzbourg* ont envoyé chacune un volume.

Les bibliothèques hongroises ont mis tout naturellement ce qu'elles possèdent de plus précieux à la disposition des organisateurs de l'exposition. La bibliothèque de l'*Université royale* à Budapest, expose 13 volumes provenant de la Corvine. Ces volumes forment le splendide cadeau que S. M. I. le sultan Abdul Hamid II a fait tout récemment à notre pays; 6 autres volumes appartiennent à la bibliothèque du *Musée national*; les autres bibliothèques de la Hongrie (de l'Académie à Budapest; de l'archévêché d'Esztergom; des Franciscains à Pozsony; du lycée de Maros-Vásárhely) ont envoyé les 5 volumes qu'elles possèdent.

Cela porte le nombre des volumes provenant de la bibliothèque Corvine, et exposés à cette heure dans les salles de la Galerie nationale à 63, chiffre fort respectable, car il dépasse la moitié des livres connus du roi Mathias et, depuis le sac de Bude, jamais les restes de la célèbre bibliothèque n'ont été réunis et exposés dans un même lieu.

Une grande partie de ces livres, ceux qui ne furent pas exécutés sur la commande expresse du roi Mathias, mais qui furent achetés par ses ordres chez les libraires de Florence, n'offrent pas de grand intérêt au point de vue de l'art décoratif. Ils sont enluminés, à la manière la plus usitée du XV^e siècle, de traits et d'entrelacs en or et en bleu habilement combinés et ils portent, au-bas de la première page, l'écusson du roi Mathias, le corbeau avec l'anneau au bec au milieu des armes de la Hongrie et de la Bohême.

Le missel n° 181, quoique ne provenant pas de la bibliothèque de Bude, fut cependant classé parmi les livres Corvins, parce qu' il fut donné par le roi Mathias au frère Thomas de Hongrie en 1469. A la première page, dans la miniature qui représente la Descente de Croix, se trouve le plus ancien portrait du grand roi.

Les manuscrits exposés dans la vitrine de gauche sont les chefs-d'oeuvre des miniaturistes du XV^e siècle, les pages les plus magnifiques de l'illustre Attavante et de Gherardo il Chierico. Jamais le fini, le luxe, l'art du livre n'ont été poussés plus loin.

Les trois manuscrits portant les numéros 209, 210, 211, et dont le premier contient: l'*Astronomie de Ptolémée*; le second: la *Rhétorique de Trapezuntius*; le troisième: l'*Architecture d'Averulinus* (Philarète), se distinguent par le goût artistique le plus élevé et par la plus grande perfection du travail qu'on ait jamais observé en la matière. Le plus splendide des trois est l'Averulinus (Philarète). L'encadrement de la première page est composé de guirlandes de fleurs et de fruits, au milieu desquelles se trouvent quatre médaillons remplis de scènes guerrières en camaïeu or.

Ces trois volumes ne portent aucune signature. M. *François de Pulszky* les attribue à *Gherardo il Chierico*, un des plus célèbres peintres et miniaturistes italiens du XV^e siècle. Cette opinion, basée sur les recherches les plus rigoureuses, est acceptée par tous les savants de notre pays.

Les manuscrits nos 214-219, sont les oeuvres incontestées d'Attavante, l'incomparable miniaturiste qui a signé la célèbre première page du missel de Mathias Corvin de la bibliothèque de Bruxelles, chef d'oeuvre admiré par tous les connaisseurs.

Ce qui caractérise les oeuvres d'Attavante, c'est la couleur fraîche et claire, l'abondance des dorures et la prédilection pour les cadres architecturaux ornés de médaillons en camaïeu.

Le plus beau de tous les manuscrits Corvins exposés est certainement le: *De nuptiis Philologiae et Mercurii libri duo et de septem Artibus, libri octo* de Marcianus Capella. Ce livre est orné de deux magnifiques pages en titre dont l'une représente les noces de Mercure et de la Philologie. En outre, quinze encadrements à médaillons et sept grandes images in-folio représentent les sept arts libéraux. Pour la beauté de l'ornementation il faut citer ensuite: les *Commentaires d'Ézéchiel* par St-Jérôme, et l'*Éloge de la bibliothèque Corvine* par le Florentin Nalde-Nalde.

Les médaillons de tous ces livres contiennent les emblèmes du roi Mathias: le puits, la ruche, le dragon, le sablier et la barrique.

Afin de faciliter la comparaison, on a jugé utile d'exposer les reproductions photographiques tirées sur les plus belles pages des livres corvins appartenant à la bibliothèque du Vatican, et un fac-similé à l'aquarelle de la page sus-mentionnée du missel corvin de Bruxelles.

*

Dans la grande vitrine, au milieu de la salle, on a réuni les plus fameux manuscrits des bibliothèques de la Hongrie.

La place d'honneur y revient sans doute à l'*Évangélaire d'or* (n° 253), manuscrit datant du IX^e siècle, écrit en lettres onciales d'or, sur parchemin in-folio, orné de quatre miniatures de grande dimension, qui, comme manière d'exécution, se rapprochent des miniatures de l'*Évangélaire* de Charlemagne (Paris) et de celles du Livre d'Heures du roi Charles le Chauve (Munich). Les *Épîtres de St-Paul* (n° 254); l'*Évangélaire grec* (n° 255); l'*Arithmétique* (n° 256) et les *Commentaires de Cicéron* (n° 257) de Boèce sont des manuscrits du X^e siècle. Sur la première page d'un *Évangélaire* du XI^e siècle nous voyons le portrait du scribe tenant le calame à la main, entouré des ustensiles de son métier: le grattoir, le couteau, le broyeur, l'éponge, le compas, le polissoir, l'encrier et le flacon.

Les pièces exposées dans cette vitrine sont toutes remarquables par la splendeur de leur exécution. Nous mentionnons spécialement un beau manuscrit hébreux (n° 280), une bible en langue amhar (n° 284); une collection de poésies en langue dsagatai (n° 305); deux rituels bouddhiste (nos 306, 307), l'un gravé à la pointe sur des feuilles de palmier, l'autre imprimé en relief sur papier mâché.

Des livres-géants de presque un mètre carré, se trouvent exposés dans les quatre coins de la salle. L'antiphonale de l'évêché de Gyôr est le plus beau. Il est orné d'initiales en or et en couleur de 25 à 30 centimètres représentant des scènes bibliques.

En franchissant le seuil de la salle contiguë, nous entrons dans la région des imprimés. La première salle est entièrement consacrée aux incunables, dont le plus ancien, le *Durandi Rationale Officiorum Divinorum* (n° 1) est imprimé par Fust et Schoeffer, à Mayence, en 1459. Suivent la *Biblia Catholica* de 1460 (n° 2) des mêmes imprimeurs et la *Biblia sacra latina* (n° 4), premier livre imprimé avec date et nom d'imprimeur. Le livre n° 3, *Les adoreurs de Jésus Christ* (Die Anboeter Christi), daté de 1460, est l'exemplaire unique de cet oeuvre exécuté selon l'ancienne manière dite *au frotton*. Plusieurs beaux exemplaires des missels d'Esztergom, de Záhgráb et de Cinq-Église, et des premières éditions de la *Chronica Hungarorum* de Thuróczy offrent un intérêt spécialement hongrois.

*

Cinq salles suivantes contiennent les livres imprimés en Hongrie depuis la fondation de la première imprimerie en 1473 jusqu'à 1711. La paix de Szathmar permettant alors au pays de jouir d'une sécurité relative, favorisa le développement du livre.

Le premier livre imprimé en Hongrie: la *Chronica Hungarorum* connue sous la désignation de «Chronique de Bude» fut imprimé par André Hess, à Bude, en 1473. L'existence de cette première imprimerie hongroise fut de courte durée ce qui est prouvé par le fait que le *Missel d'Esztergom* dû déjà s'imprimer à Vérone en 1480.

Après la fermeture de l'imprimerie de Bude, l'art de Gutenberg ne reparût dans notre pays qu'en 1534, année de la fondation de l'imprimerie de Brassó; qui fut bientôt suivie de celles de *Sárvár* (1536), *Kolozsvár* (1550), *Debreczen* (1561), etc., etc. Le nombre des imprimeries fonctionnantes en Hongrie depuis 1470 jusqu'à 1711 est de 40.

Nous croyons devoir mentionner ici une spécialité industrielle de notre pays: l'institution des *imprimeries mobiles* qui se transportaient de ville en ville. Les imprimeurs-voyageurs se fixaient avec le matériel complet de leur métier à un endroit quelconque, y imprimaient les livres qu'on leur commandait et partaient dès que leur travail était fini pour se transporter à un autre endroit. Cette circonstance explique le fait curieux que nous trouvons des imprimés datés de petits villages qui, de nos jours n'existent même plus.

L'excellent bibliographe M. *Charles Szabó* est venu après un travail de vingt ans à dresser un catalogue presque complet de tous les anciens imprimés en Hongrie.

*

En voyant dans les trois chambres suivantes les belles collections exposées par les comtes Louis et Alexandre Apponyi et Etienne Keglevich, par le prince Windischgraetz, par MM. Ráth, Emich, Ágoston, Szalay, Szemere, on ne peut que regretter vivement que nos collectionneurs soient si rares.

La place d'honneur dans cette section revient aux comtes Apponyi. Le premier a exposé 10 manuscrits, parmi lesquels se trouve la plus complète et la plus authentique *Cosmographie de Ptolémée* (n° 7) et un magnifique Livre d'armes (n° 9), où l'art héraldique se montre dans toute sa capricieuse et brillante fantaisie. A côté de ces merveilles, nous trouvons, dans la même collection, vingt-sept incunables dont le plus jeune date de 1497.

D'autre part le comte Alexandre Apponyi offre à notre admiration des imprimés lavés avec une patience et un art de bénédictin, dont les reliures modernes ont été faites par Trautz-Bauzonnet, Belz-Niédrée, Capé, Bedford et autres maîtres de cette branche de l'art décoratif, que les besoins de notre civilisation rendent de plus en plus mercantile. Le comte Apponyi ne collectionne que les livres ayant rapport à la Hongrie et il possède la bibliothèque la plus riche en oeuvres imprimées à l'étranger, mais traitant des matières hongroises.

Dans la collection de M. Ráth, entièrement composée de *hungarica*, nous trouvons beaucoup d'exemplaires uniques du XVI^e et du XVII^e siècle: pamphlets politiques, descriptions de sièges.

Sans entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, nous avons remarqué dans les autres collections particulières quelques beaux *livres d'heures* de provenance française (coll. de M. Emich), *un Boëce* enluminé, (coll. de M. Ágoston), le premier livre sorti des presses de Nuremberg; la *Relation nouvelle* d'un voyage de Constantinople: Paris, Damien Foucault, 1680, reliée aux armes du Dauphin* et un *Jean Petit*, incunable de 1499 (collection de Monsieur de Szemere).

Nous trouvons ensuite une exposition de curiosités bibliographiques où nous remarquons quelques exemplaires des rarissimes *empreintes en pâte*, et plusieurs pages exécutées à la *manière criblée*.

*

* Voir l'article paru dans le *Livre* sur les reliures aux armes du Dauphin. P. A. Madden. 1880.

Puisqu'il faut en finir, passons aux reliures qui tiennent toute la grande rotonde du troisième étage.

Rien de plus splendide que les reliures métalliques ornées de pierres précieuses et d'émaux champlevés et filigranés de Transylvanie. L'originalité des dessins, l'harmonie et la finesse des couleurs font de ces oeuvres, des bijoux d'orfèvrerie qui peuvent soutenir toutes les comparaisons. Quoique les matériaux employés soient massifs et pesants, l'art déployé leur donne un aspect admirable de simplicité et de légèreté.

Voici à côté la *Bible d'argent* de Georges Rákóczy I^{er} qu'on a cru perdue pendant longtemps et qui s'est retrouvée dans la bibliothèque du gymnase d'Arad; puis les riches missels de l'archevêché d'Esztergom.

Le cuir, le parchemin ont été successivement employés pour les autres reliures. Nous remarquerons spécialement la beauté de certains ouvrages en parchemin dont les plats polychromes sont frappés de vignettes d'or d'une délicatesse, d'une pureté de traits, vraiment extraordinaires. Il semble que les fers qui ont été faits dans cette occasion furent conservés pendant très longtemps, car nous retrouvons les mêmes modèles, moins purs de lignes, moins harmonieux de couleurs, dans les siècles suivants. Les plus anciens ont un fondu du plus gracieux effet, les plus nouveaux dans le même dessin, sont rudes et mal arrêtés.

On peut, en étudiant cette exposition, suivre pas à pas les progrès et la décadence de l'art de la reliure. Dans ce bon vieux temps si dénigré par ceux qui ne le connaissent pas, chaque apprenti devait faire oeuvre de maître, pour en conquérir le titre. Il passait des années à exécuter une oeuvre propre à lui gagner les suffrages de sa corporation. Le collège de Debreczen a envoyé quatre de ces reliures modèles dont la vue fait pâlir d'envie nos meilleurs ouvriers.

Nous remarquons l'influence des idées religieuses même dans la reliure. Les catholiques recevaient la plupart de leurs livres d'Italie. Cuirs pressés et richement dorés. Plus de richesse que de goût. Les protestants, au contraire, tiraient les leurs de l'Allemagne et de la Hollande. Parchemins polychromes dorés, cuirs simplement pressés. Nos ouvriers imitaient le style des uns comme des autres et nous trouvons une école de reliure catholique et une école de reliure protestante si bien distinctes qu'on peut juger du contenu du livre par son aspect extérieur.

Depuis quelques années nos imprimeurs et nos relieurs se sont pris d'émulation, et les oeuvres qu'ils ont exposées témoignent de louables efforts et de grands progrès. Espérons qu'ils ne s'arrêteront pas sur cette voie et qu'ils nous ramèneront bientôt les beaux jours du Livre.